

UN PEU D'HISTOIRE ET QUELQUES INTERROGATIONS

Les décisions théoriques ne tombent pas du ciel. Elles surgissent au décours de cheminements variés, et le plus souvent pluriels. Avant même d'intervenir sur les « deux analytiques du sexe » et le « neutre », je m'en vais narrer comment je les ai successivement reçus.

Je ne dévoile aucun secret en disant que pendant de nombreuses années – déjà avant *Littoral* – Jean Allouch et moi-même pratiquions ce que Philippe Julien nous a appris plus tard à nommer « la correction fraternelle ». Chacun n'aura pratiquement rien publié que l'autre ne l'ait lu en première instance, crayon en main, selon un *modus vivendi* en place dès le départ sans avoir été jamais explicité. Une fois le texte reçu, dans les jours qui suivaient (ça ne traînait pas), on se retrouvait pour faire part à l'autre des remarques et critiques déclenchées par la lecture. Ça discutait ferme, puis le texte avec toutes ses marques au crayon restait chez son auteur (oui, osons le mot tant décrié). Ce dernier prenait ce qu'il voulait des interventions de l'autre, et... laissait le reste sans craindre qu'il lui soit reproché de n'avoir pas tout pris et délaissé ceci, cela, etc. Et ça recommençait avec l'article, l'exposé, le livre suivant. Pendant près de cinquante ans.

Il y eut quelques rares moments assez tendus (*L'incomplétude du symbolique* pour moi, *L'Amour Lacan* pour lui), dans lesquels la critique était sévère au point d'avoir du mal à passer. Mais dans l'ensemble, cette façon de faire s'est maintenue dans la bonne humeur et le rire, tout en offrant une incroyable sécurité pour chacun : combien de bourdes nous sommes nous évitées ainsi, stylistiques ou logiques, référentielles ou orthographiques. C'est dans ce décor que se situent les affaires que je tiens à commenter.

Arriva un jour sur le bureau d'Epel le tapuscrit de *Pourquoi y a-t-il de l'excitation sexuelle plutôt que rien ?* Je m'en saisis avec gourmandise, vu les discussions préalables que nous avons déjà eues sur ce thème dans le temps où il l'écrivait. Dès le début ou presque, je tombai sur le passage où, Foucault dans une main, Lacan dans l'autre, Allouch lance l'expression des « deux analytiques » qui ne vont pas tarder à devenir les « deux analytiques du sexe » après avoir été « les deux analytiques lacaniennes ».

Si l'adjectif « analytique » court les rues, bien au-delà du monde freudien, le substantif « analytique », lui, est d'une rareté indéniable¹. Qui connaît bien son Aristote sait le rapporter à la théorie de la démonstration (*Premiers et seconds analytiques*), mais sans aller si loin, c'est Kant qui vient à l'esprit : « analytique des concepts », « analytique des principes », la *Critique de la raison pure* trouve avec ce terme ses articulations essentielles. Ce détournement du vocabulaire kantien sous la plume d'Allouch m'amusa dans un premier temps (Foucault, que je sache, n'en use pas ainsi).

Ce qui m'amusa très vite beaucoup moins, c'était de retrouver Lacan soumis à un binarisme aussi prononcé, ce binarisme étant lui-même présenté comme une sorte de clef de lecture dans la forêt des concepts lacaniens. Dès nos premières discussions sérieuses sur le texte, je fis remarquer à Jean que proposer du 2 comme grille de lecture sur un mode d'organisation aussi basiquement ternaire que celui de Lacan, loin d'apporter un peu de l'ordre habituel gauche/droite, rajoutait de la confusion. D'où me venait cette conviction ? De ma fréquentation assidue d'un autre système de pensée d'emblée ternaire, celui de Peirce, qui se donne dès sa définition du signe trois éléments dont

¹ Petit indice : le grand Robert lui consacre 4 lignes, quand l'adjectif a droit, lui, à plus d'une centaine.

aucun ne précède les deux autres. Les trois se donnent d'emblée. Grosse et irréductible différence d'avec Saussure (et pas mal d'autres).

En quoi le deux du binarisme serait-il un danger pour des agencements de pensée qui, sans qu'on soit passé d'abord par un un, puis un deux, misent d'emblée sur une priorité du trois – chose patente dans la définition peircéenne du signe et plus encore dans le nœud borroméen, support logistique de RSI depuis 1972 ? La réponse ne saurait être que logique.

Elle tient au fait que le binarisme, le fait de tenir une dualité d'éléments comme première, est plus que propice à une pensée du tiers exclu. Si je pose une qualité, un concept A, quoi que ce soit qui se présente aura, soit la qualité A, soit la qualité non-A. Le principe du tiers exclu exige que rien ne réponde à la fois à la négation de A et de non-A. Quoi que ce soit qui se présente sera donc soit A, soit non-A. Point.

Cela vaut autant pour deux entités A et B si nous posons d'abord qu'elles s'excluent mutuellement : tout ce qui est non-A est B, tout ce qui est non-B est A. Si je rajoute que rien ne peut être à la fois non-A et non-B, j'exclus de ce fait qu'il ait quelque tiers que ce soit à A et à B. Tout ce qui se présente sera ou A ou B. Point

Le fait que A et B puissent partager quelques éléments, qui donc appartiennent à la fois à A et B, ne vient en rien contredire le système binaire, qui veut que tout ce qui n'est pas A soit B, mais tolère aisément que quelques A soient B et réciproquement. La seule chose qu'il ne faut toujours pas admettre, c'est qu'il y ait quelque non-A *qui ne soit pas* B et vice versa. Pourquoi une telle rigueur ?

Parce que une telle possibilité viendrait mettre en péril ce que l'on convient d'appeler depuis Boole l'« univers du discours », cet univers dont Lacan s'est appliqué à nier l'existence, non seulement explicitement, mais dans des occurrences comme : « Si je nie Homme, je passe à Femme ; mais si je nie Femme, est-ce que j'en reviens pour autant à Homme ? C'est toute la question. » On ne saurait mieux dire que les appellations « Homme » et « Femme » ne forment pas nécessairement un couple binaire strict à même de soutenir un univers du discours et son tiers exclu, mais qu'elles ne sont qu'un donné pratique qui n'offre de lui-même aucune base solide à une pensée du tiers-exclu. Et dans ce cas, ce deux-là n'est plus qu'un avatar secondaire d'une pensée qui s'organise sur tout autre chose (c'est l'intérêt des formules de la sexualité).

Je n'oublie pas, ce disant, que nous pensons à longueur de temps de façon binaire, et dans ce « nous » j'inclus bien entendu Jacques Lacan. Mais c'est une chose de progresser par le biais de la contradiction – nier un élément pour mettre en valeur son contraire – c'en est une tout autre d'en faire une bipartition essentielle. Or c'est bien ce je voyais se multiplier au fil de ces pages, Foucault à l'appui, en lisant tout une série de dualités qui allait bien au-delà de « analytique du rapport » « analytique de l'objet ». Ces deux semblaient se décliner presque à volonté, dans une insistance et une diversité telles qu'elles finissaient par m'apparaître bien brouillonnes. Jusqu'au tableau de la page 18 qui me laissait fort sceptique.

Mes critiques d'alors – faut-il le dire ? – n'eurent que très peu d'effets sur leur auteur (plutôt le contraire, si je me souviens bien, elles renforcèrent sa détermination). Je ne m'en étonnais pas trop car je savais que la promotion de pareilles dualités était l'aboutissement de l'influence de Foucault sur le Lacan d'Allouch, alors même que pour ma part j'avais, depuis *L'histoire de la sexualité*, lâché le Foucault de l'archéologie (qui a eu pour moi tant d'importance), et refusé de suivre celui de la

généalogie². Si j'ai pu m'amuser à pointer la « règle de trois foucaldienne », c'était du strict point de vue stylistique, assurément pas au titre d'un trois premier et organisateur. Il me fallait une nouvelle fois en convenir : nous ne partagions pas le même Foucault (Allouch n'appréciait que modérément *L'Archéologie du savoir*, que j'avais longuement commenté dans *C'est à quel sujet ?*.)

L'expression des « deux analytiques du sexe » connut presque d'emblée un succès indéniable. Lors d'une AG, Graciela Graham nous conta comment l'énoncé faisait autorité dans les cafés psychanalytiques de Buenos Aires ; « Comment, t'es pas au courant des deux analytiques du sexe d'Allouch ? » Aristote/Kant/Allouch : il y avait là quelque chose d'assez intimidant, sans qu'on sache toujours à quoi s'en tenir : « C'est quoi les deux analytiques du sexe ? ». C'est alors que survint, quelques années plus tard, un autre événement.

Lors d'une réunion d'Epel et de l'une des discussions que nous avons si souvent tous les trois – Thierry Marchaisse, Jean Allouch et moi-même – il advint que Jean se mit à parler du « neutre », je ne me souviens plus ce qui amena ce terme ce jour-là. Thierry dit alors à Jean que, tant qu'à faire, il ferait bien de lire le séminaire de Barthes sur ce thème, édité depuis quelque temps. Bien sûr, Jean ne l'avait pas chez lui, n'ayant jamais professé beaucoup d'intérêt pour Barthes, au contraire de Thierry (qui avait édité ses séminaires et ses œuvres complètes au Seuil avec Éric Marty) et de moi (qui avais eu Barthes comme co-directeur de thèse). La semaine suivante, Thierry le lui apportait. Huit jours plus tard, changement brutal : nous vîmes, éberlués, Jean parler avec enthousiasme dudit séminaire, le trouvant « formidable », vantant ses mérites : bref, il était clair qu'avec Barthes, il tenait « son neutre » : le neutre qui n'est pas le neutre de la « neutralité » tout en étant le neutre de Blanchot, Barthes, Mallarmé, bref : on n'était plus dans la demi-teinte, mais dans le concept de première classe.

Je me retrouvais dès lors avec une sérieuse question sur les bras : en quoi ce neutre, aussi singulier qu'on le conçoive, tombait-il à pic dans les élaborations d'Allouch ? Pourquoi en faisait-il d'emblée si grand cas ? Je me dépêchai de lire attentivement le texte de Barthes, que j'avais plus parcouru que lu, n'y voyant qu'une étape finale du degré zéro de l'écriture, remis avec ce mot de « neutre » à la hauteur du dernier Barthes, celui des *Fragments du discours amoureux* et autres. Cette lecture ne m'apprit pas grand chose et ne m'éclaira en rien sur ce qui avait pu faire rencontre pour Allouch.

J'en restais là jusqu'à de nouvelles discussions avec lui au sujet du livre sur Artaud. Il nous en avait parlé de ci de là du temps où il l'écrivait, mais il nous dit un jour qu'il ne souhaitait pas le publier chez Epel et l'avait présenté à l'éditeur Léo Scheer avec qui il était en contact. Thierry et moi lui dîmes : « Ah ! bon », sachant qu'il avait déjà publié bien des choses hors Epel (*Le sexe du maître*, *Érotologie de passage*, etc.). Quelques mois plus tard cependant, il nous dit que Scheer, qui avait d'abord accepté le manuscrit, prétextait un agenda trop chargé et changeait son fusil d'épaule. Le manuscrit revenait donc tout naturellement sur la table d'Epel et je le lus sur-le-champ, comme d'habitude, crayon en main.

Je sus tout de suite que ce texte présentait une facture bien différente des ouvrages antérieurs, même si à mes yeux il faisait suite à un lointain et très remarquable article de Jean : « Vous êtes au courant ? Il y a un transfert psychotique ». Avec Artaud, on était en plein dans le sujet. Je ne vais pas ici faire part des critiques nombreuses que je discutai avec lui, mais d'une seule rendue fort

² Voir mon intervention au colloque « Généalogie de la psychanalyse », Guy Le Gaufey « D'où vient je ? Filae.com », www.legaufey.fr, n°177 et 189.

heureusement publique lors du dernier colloque où il fut présent, en juin 2023, portant sur le statut de la troisième personne.

L'affaire n'était pas tout à fait nouvelle entre nous. N'ayant plus dans sa bibliothèque le livre de Benveniste *Problèmes de linguistique générale I*, il me l'avait demandé et je le lui avais volontiers prêté, de sorte que nous avons déjà eu à ce propos quelques échanges autour du texte clef : « La nature des pronoms ». Quand je tombai, dès ma première lecture de son manuscrit, sur le passage où il décrit la troisième personne comme une « non-personne », citation de Benveniste à la clef, je m'empressai de lui faire remarquer que deux paragraphes plus tôt, le même auteur avait énoncé tout autre chose : « La troisième personne est l'élément non-marqué de la corrélation de personne. » Il est clair qu'en bon linguiste, Benveniste ne confondait pas « non-marqué » et « marqué que non », et que donc dans la « corrélation » je/tu/il, si « je » et « tu » sont chacun « marqué » comme personne, le « il » peut, lui, être tantôt une non-personne (il pleut), tantôt une personne (une troisième personne grammaticale capable de passer au « tu » et/ou au « je » : « Il m'a dit : "Je viendrai" »). Du fait de cette double possibilité (présence/absence) au regard de la personne, cette troisième est dite « non-marquée ».

Même si j'étais prêt à considérer que le « on » dans la psychose pose de plus délicats problèmes, je n'étais pas en posture d'accorder que la troisième personne appartient pleinement à la non-personne (entre autres du fait d'avoir écrit le contraire tout au long d'un livre intitulé *Anatomie de la troisième personne*). J'eus beau insister lors de nos discussions chez Epel autour du manuscrit, il n'en démordit pas : il tenait à asseoir la « neutralité » du « on », et donc il fallait que la troisième personne fût une non-personne à part entière, si je puis dire.

J'essayai un temps de m'accrocher à un autre point critique : le « on » ne désigne pas une « personne indéterminée », contrairement à ce qu'on dit communément, répétant une erreur dénoncée par Frege à propos de la variable. Ce dernier s'opposait à ce que l'on dise qu'elle désigne un « nombre indéterminé », arguant de ce qu'il n'existe pas de « nombre indéterminé » : tout nombre est, comme tel, déterminé. Une variable, par contre, peut désigner de *façon indéterminée* un nombre. L'indétermination porte sur le vecteur de la désignation, pas sur l'objet désigné. La résolution de l'équation lève l'indétermination de la variable, laissant place au nombre qui n'a pas cessé d'être déterminé, même si la variable, du temps où il n'y avait qu'elle, ne faisait qu'indiquer son existence.

J'estimais ce raisonnement déplaçable sur le « on » car, s'il désigne de *façon indéterminée* une personne, il s'agit bel et bien toujours d'une personne : à preuve, même la plus libre des licences poétiques ne se permet guère de dire : « on pleut », « on neige ». Le « on » reste du côté de la personne en ne marchant pas avec les verbes « atmosphériques », qui servent à mettre en évidence l'existence d'une part de non-personne dans la « corrélation de personne » : « Il pleut ».

Las ! Tous ces arguments laissaient Jean presque de marbre, et je me retrouvais coincé dans la posture de « celui qui ne comprend pas ». Ce n'est qu'à ce moment-là, relisant une nouvelle fois le texte définitif avant de l'envoyer chez Transfaire, que j'entraperçus le pourquoi d'une telle détermination chez lui. S'il tenait tellement au neutre au point de faire du « on » le chevalier servant de la « non-personne », c'était parce que ce neutre... venait soutenir la bipartition des deux analytiques. Le neutre fonctionnait comme point d'orgue pour faire que cette dualité soit dialectique.

Commentant le « cri » d'Artaud, Allouch n'hésitait plus dès lors à écrire : « Artaud n'a pas manqué de ternariser le binarisme masculin/féminin en y ajoutant le neutre (*ne-uter*, « ni l'un ni

l'autre » LLA, p. 85). Cette précision entre parenthèses fait au demeurant peu de cas du « neutre » barthésien, de sa « positivité active », pour n'user que du « neutre » tel que la langue le pratique d'habitude : une double négation, qui se soutient de la dualité qu'elle nie et la consolide de ce fait. Inutile de rajouter qu'un tel « ternarisme » n'a rien de borroméen

On comprendra que je sache gré à George-Henri Melenotte d'avoir tiré la conclusion suivante : « Le paradigme RSI reste-t-il pertinent dans la seconde analytique du sexe ? Est-il indispensable, après *La Leçon d'Artaud*, de continuer à employer de façon plus générale la terminologie lacanienne³ ? » Car en effet, *on* (i. e ; tout sujet rationnel) a tout de suite beaucoup de mal à compter en même temps en base deux et en base trois. À peine quelques développements suffisent-ils pour devoir faire un choix.

La pensée ternaire est bien compliquée, mais la pensée binaire, d'allure plus débonnaire dans son déroulé, n'hésite guère à forcer les oppositions : ainsi voit-on sous la plume de G. H. Melenotte la « personne » réduite au « Moi, je » (haïssable, comme il se doit), tandis que la « non-personne » se présente comme la « fin d'une cure effective⁴ » (le saint Graal, en quelque sorte).

Je doute que l'école ait à choisir entre les deux perspectives que dessine G. H. Melenotte (Lacan *versus* Allouch). Les raisons formelles que j'ai avancées sont d'elles-mêmes assez contraignantes, mais le vocabulaire, la syntaxe, la complexité théorique de Lacan, ont beaucoup vieilli ces vingt dernières années. L'« éternelle jeunesse » de ces textes demande donc à être revigorée, même si j'ignore pour l'instant les outils que forgeront celles et ceux qui s'y attelleront pour prendre chez Freud, Lacan, Foucault, Allouch et quelques autres, des appuis partiels à même de faire tenir l'édifice analytique.

³ George-Henri Melenotte, *À la découverte d'une folie propre à chacun*, Revue Neutre, Conclusion.

⁴ « C'est le cas lorsqu'une analyse aura été effective à sa fin. Elle s'avère avoir été effective quand le sujet de l'énonciation, et avec lui la personne qui l'énonce, s'efface au profit de la non-personne. »